



Le congrès eucharistique de Montréal en 1910 : une affirmation du catholicisme montréalais

Guy Laperrière

Volume 77, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1008395ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1008395ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laperrière, G. (2011). Le congrès eucharistique de Montréal en 1910 : une affirmation du catholicisme montréalais. *Études d'histoire religieuse*, 77, 21–39. <https://doi.org/10.7202/1008395ar>

Résumé de l'article

Profitant de la tenue à Montréal du congrès de la SCHEC en 2010, cet article veut marquer le centenaire du congrès eucharistique international de 1910, le premier du genre tenu en Amérique. Il examine l'origine de ces congrès, le déroulement de celui de Montréal, la portée des travaux, le contenu des séances publiques. Le congrès de 1910 a inauguré au Québec et au Canada toute une série de congrès eucharistiques qui se sont tenus sans discontinuer jusqu'en 1965.

Le congrès eucharistique de Montréal en 1910 : une affirmation du catholicisme montréalais

Guy Laperrière¹

Résumé : Profitant de la tenue à Montréal du congrès de la SCHEC en 2010, cet article veut marquer le centenaire du congrès eucharistique international de 1910, le premier du genre tenu en Amérique. Il examine l'origine de ces congrès, le déroulement de celui de Montréal, la portée des travaux, le contenu des séances publiques. Le congrès de 1910 a inauguré au Québec et au Canada toute une série de congrès eucharistiques qui se sont tenus sans discontinuer jusqu'en 1965.

Abstract: This article describes the impact the XXI International Eucharistic Congress held in Montreal September 6 to 11, 1910, had on the society. It was the first congress of its kind to be held in America. The article examines the origin of these congresses and the different dimensions, political and religious, of the congress of Montreal. It also gives an outlook of the series of eucharistic congresses held in Québec and Canada continuously till 1965.

S'il est un événement qui a contribué à affirmer le caractère catholique de Montréal au XX^e siècle, c'est bien le congrès eucharistique international de 1910. Septembre 2010 en marque le centenaire. Avec la mort du frère André en 1937 et la visite du pape Jean-Paul II en 1984, ce congrès nous paraît être le plus important événement religieux au Québec au XX^e siècle. Et pourtant, la vague historiographique qui déferle puissamment depuis quelques années sur tout ce qui touche les commémorations et la mémoire²

1. Guy Laperrière est professeur au département d'histoire de l'université de Sherbrooke. Spécialisé en histoire religieuse du Québec et de la France aux XIX^e et XX^e siècles, il s'intéresse particulièrement au rôle qu'a joué le catholicisme dans la société québécoise.

2. Le livre fondateur en ce domaine est celui de H.V. Nelles, *L'histoire spectacle : le cas du tricentenaire de Québec*, Boréal, 2003, traduction de *The Art of Nation-Building : Pageantry and Spectacle at Quebec's Tercentenary* (University of Toronto Press, 1999). Du côté religieux et à la même époque, l'essai le plus représentatif est celui de Ronald

semble avoir laissé cet événement dans l'ombre³. C'est ce qui nous a incité à en présenter ici les faits saillants, tout en réfléchissant sur la transmission de cette tradition religieuse de même que l'évolution du pluralisme à Montréal, ce qui nous permettra de mesurer la distance avec le catholicisme montréalais d'il y a cent ans.

Notre point de départ a été le gros livre des actes du congrès⁴. Tranche dorée, nombreuses illustrations, plus de onze cent pages : il rapporte les activités du congrès du 6 au 11 septembre 1910 et la plupart des rapports qui y furent présentés.

Pour un récit vivant de l'événement, rien de tel que le chapitre de Robert Rumilly dans le tome de son *Histoire de la province de Québec* consacré à l'année 1910, intitulé de manière très appropriée *M^{sr} Bruchési*⁵. Ce congrès a fait l'objet de deux excellents articles de Claire Latraverse, dans le cadre des travaux du Groupe de recherche sur les entrées solennelles (GRES) de l'université Concordia. Le premier, sur internet, présente le déroulement du congrès, de manière très perspicace, en se basant notamment sur le récit qu'en a laissé l'un de ses principaux participants, M^{sr} Stanislas Touchet, évêque d'Orléans. Le second, publié dans le dossier thématique du *Bulletin d'histoire politique* préparé par ce même GRES, analyse le discours de l'archevêque de Westminster, M^{sr} Bourne, et la réplique d'Henri Bourassa, le samedi soir 10 septembre 1910⁶. Ce discours de Bourassa, sans doute son plus célèbre, connu sous le nom de « discours de Notre-Dame », est à peu près le seul élément que la mémoire collective des historiens a retenu de

Rudin, *L'histoire dans les rues de Québec : la célébration de Champlain et de M^{sr} de Laval, 1878-1908*, Les Presses de l'Université Laval, 2005, traduction de *Founding Fathers : The Celebration of Champlain and Laval in the Streets of Quebec, 1878-1908*, University of Toronto Press, 2003.

3. En préparation du congrès eucharistique de Québec en 2008, Brigitte Caulier a publié un bref historique de ces congrès au Québec : « Reconquérir le monde moderne par l'eucharistie : les congrès eucharistiques au Québec, 1910-1965 », *Liturgie, foi et culture*, vol. 40, n° 186, été 2006, p. 13-20. Nous remercions l'auteure de nous avoir signalé cet article.

4. *XXI^e Congrès eucharistique international, Montréal*, Montréal, Beauchemin, 1911, 1102 p.

5. Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, tome XV, *M^{sr} Bruchési*, Montréal, Bernard Valiquette, 1945, 211 p.; chap. V « Le Congrès eucharistique », p. 91-130.

6. Claire Latraverse, « Congrès eucharistique international de Montréal en 1910 : foi et solennité », *Cahier du Groupe de recherches sur les entrées solennelles*, Montréal, Université Concordia, 2003, p. 79-97; « Rituel religieux et mesure politique au Congrès eucharistique de Montréal en 1910 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 14, n° 1, automne 2005, p. 119-131. Le *Cahier du GRES* de 2003 contient également un article de Marie-France Wagner et Louise Frappier sur la visite du pape en 1984 : « Le spectacle du religieux ou la visite du pape à Montréal en septembre 1984 », p. 113-130. Ce *Cahier* est accessible à l'adresse <http://GRES.concordia.ca>.

ce congrès. J'ai recueilli d'autres éléments aux Archives de l'archevêché de Montréal, où j'ai dépouillé deux gros *scrap books* contenant une revue de presse de l'événement⁷, de même que la douzaine de dossiers qui y sont consacrés⁸. Enfin, l'histoire des congrès eucharistiques est résumée, jusqu'en 1981, dans un texte de dom Oury⁹.

C'est d'ailleurs par cela que nous allons commencer. Nous verrons ensuite le déroulement du congrès et ses travaux, avant de nous attarder aux séances publiques. En conclusion, nous réfléchirons sur l'actualité de ce congrès cent ans plus tard et nous verrons les pistes de réflexion qu'il nous ouvre.

1. L'origine : qu'est-ce qu'un congrès eucharistique ?

Qu'est-ce qu'un congrès eucharistique ? Un coup d'œil sur leur origine permet d'éclairer la question. Le premier congrès eucharistique international a eu lieu à Lille en 1881. Plusieurs personnes en sont à l'origine. Guy Oury insiste surtout sur le rôle d'Émilie Tamisier (1834-1910), une fervente du Saint-Sacrement et de l'adoration nocturne. Tout un courant en faveur de la dévotion au Saint-Sacrement se développe en France au milieu du XIX^e siècle, avec notamment la fondation en 1856 par Pierre-Julien Eymard (1811-1868) des pères du Saint-Sacrement, qui seront très actifs dans l'organisation des congrès eucharistiques. Le mouvement de spiritualité alors en vogue est celui de l'adoration réparatrice, qui va de pair dans les années 1870 avec les grands pèlerinages (Lourdes, Paray-le-Monial). L'idée même des congrès eucharistiques viendra de M^{gr} Mermillod, évêque de Genève : on veut proclamer par là la mission sociale de l'eucharistie. L'eucharistie n'est pas qu'une dévotion personnelle ; les cérémonies publiques montrent son côté social, et le congrès est un moyen de témoigner de cette mission.

Les congrès eucharistiques comprennent donc deux volets : d'une part, des prières, des communions, des adorations, et surtout la grande procession

7. Archives de l'Archevêché de Montréal (AAM), RCD 50 et RCD 51. Le RCD 51, d'une luxueuse reliure rouge, a été préparé par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de l'École normale Jacques-Cartier. Il faut lui préférer le RCD 50, de couverture noire, moins attrayant mais beaucoup plus complet, préparé, nous avons tout lieu de le croire, par l'archevêché lui-même.

8. XXI^e Congrès eucharistique international, Montréal (6-11 septembre 1911), AAM, dossiers 995.052 à 995.063. Nous remercions l'archiviste Alain Wahlin qui a beaucoup facilité nos recherches.

9. Dom Guy Oury, « Histoire des congrès », dans Dom Guy-Marie Oury et Dom Bernard Andry, *Les congrès eucharistiques, Lille 1881-Lourdes 1981*, Solesmes, 1980, p. 7-110. Cet ouvrage contient une très pratique « Liste des Congrès eucharistiques », p. 237-249.

finale, un acte public, éclatant, de réparation et d'amour, et d'autre part, des séances d'étude, où l'on cherche les meilleurs moyens pour propager la dévotion. Ils se tiendront dans différents pays : France, Belgique, Suisse, Allemagne ; en 1893, il y en aura un à Jérusalem, avec le cardinal Langénieux, de Reims, comme légat papal. Le légat est le représentant personnel du pape. À partir de 1898, le congrès eucharistique international a lieu chaque année¹⁰. Progressivement, ces congrès se tiendront sur tous les points du globe. Depuis 1952, ils ont lieu tous les quatre ans : on a vu celui de Québec en 2008 et le suivant est prévu à Dublin en 2012.

2. Le déroulement du congrès de Montréal : une semaine sans pareille

Dans le tome 15 de son *Histoire de la province de Québec*, consacré à l'année 1910, Robert Rumilly présente les principaux éléments du contexte qui permettent de voir d'un coup d'œil les questions qui préoccupaient alors l'opinion. Mentionnons rapidement : le culte de Dollard, inauguré lors du 250^e anniversaire de la bataille, avec une manifestation le 29 mai où M^{gr} Bruchési lance l'idée d'un monument ; l'affaire Lemieux, en février, qui voit des jeunes de l'ACJC percer le plafond de la salle où se tiennent les séances de la loge *L'Émancipation* et le 8 avril, quatre étudiants du collège Sainte-Marie dérober au secrétaire de la loge tous ses documents, dont la liste des membres, que Lemieux publiera en mai¹¹ ; la rivalité Laurier-Bourassa et la montée d'Henri Bourassa à la faveur de la campagne nationaliste de l'été 1910 ; les débats autour de la nomination de l'archevêque d'Ottawa, deux Gauthier étant lice : Charles, archevêque irlandais de Kingston, et Georges, curé de la cathédrale à Montréal ; la grève du Grand-Tronc, en juillet : il importe qu'elle se termine avant le congrès eucharistique ; enfin, un souvenir, celui du concile plénier de Québec de 1909 : l'événement de Montréal doit surpasser celui de Québec...

10. Celui de 1906 a lieu à Tournai, en Belgique ; celui de 1907 à Metz, en zone occupée par les Allemands, en 1908 à Londres, en 1909 à Cologne. Après le congrès de 1910 à Montréal, celui de 1911 aura lieu à Madrid, 1912 à Vienne, 1913 à Malte et 1914 à Lourdes.

11. L'affaire est traitée dans Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 50-57. Il y est question d'un complot qu'aurait ourdi la loge pour faire prendre des prêtres dans des maisons mal famées pendant le congrès eucharistique. D'après un de ses membres, on aurait dit « que si on faisait une descente dans les maisons louches pendant le congrès eucharistique, on y pourrait prendre des tas de curés. » Cité dans *ibid.*, p. 50. Plusieurs des membres de la loge dont les noms ont été publiés perdront leur emploi. À la suite de cette publication, la loge *L'Émancipation* se mettra en sommeil.

a) Les préparatifs

À l'origine de la tenue du congrès de Montréal, il y a la participation de l'archevêque de Montréal, M^{gr} Paul Bruchési, à celui de Londres en 1908. L'archevêque de Westminster, M^{gr} Francis Bourne, suggéra qu'un congrès eucharistique soit tenu à Montréal, pour une première en Amérique¹².

On imagine la fébrilité des préparatifs. Entre autres, le procureur fut chargé de rassembler la somme de 100 000 \$ et le chancelier s'occupa des invitations (et du logement de tous ces prélats...). Parmi les invités de marque, signalons M^{gr} Ireland, de Saint-Paul au Minnesota, le cardinal Logue, primat d'Irlande, et deux évêques français – la récolte pouvait paraître maigre... –, Joseph Rumeau, d'Angers, et Stanislas Touchet, d'Orléans, celui-ci célèbre pour sa promotion de Jeanne d'Arc, qu'il avait réussi à faire béatifier en 1909. Vinrent également d'autres invités français, fort populaires, comme l'abbé Thellier de Poncheville et le jeune Pierre Gerlier, futur cardinal de Lyon, alors président de l'A.C.J.F., l'Association catholique de la jeunesse française.

Le secrétariat général du congrès fut confié aux pères du Saint-Sacrement, présents à Montréal depuis 1890, et cinq comités furent mis sur pied : le comité de réception, le comité des travaux, le comité exécutif, le comité de la procession et le comité des finances¹³. Tous s'accordèrent pour dire que le congrès fut très bien organisé.

b) Le légat

Le personnage central du congrès fut le légat pontifical, le cardinal Vincenzo Vannutelli, qui avait déjà été légat aux quatre congrès précédents, depuis 1906. Comme c'est le représentant du pape, on lui rend pratiquement les mêmes honneurs qu'à celui-ci. En particulier, on a délégué le chanoine Georges Gauthier, curé de la cathédrale, pour faire la traversée sur l'*Empress of Ireland* avec lui. De son côté, Bruchési se rend à la Pointe-au-Père pour l'accueillir et l'accompagner tout au long de la remontée du fleuve Saint-Laurent, avec des arrêts à Québec, Trois-Rivières et Sorel, avant l'arrivée à Montréal le samedi 3 septembre, à la pluie battante, à temps cependant pour participer aux cérémonies du dimanche, qui réunissaient à l'église Notre-Dame, puis à Saint-Patrick, 15 000 ouvriers à l'occasion de la fête du travail.

12. La lecture des actes du congrès de Londres permet de constater que la décision de tenir le congrès de 1910 à Montréal était déjà prise avant le congrès de Londres, car Bruchési en parle publiquement dans son allocution du 10 septembre (p. 70, 159). Il s'adressa ce soir-là à la grande assemblée du Albert Hall et son allocution (en français) est reproduite dans les actes : *Report of the Nineteenth Eucharistic Congress, held at Westminster from 9th to 13th September 1908*, London, Sands, 1909, p. 183-186.

13. Le comité de réception est celui dont il reste de loin le plus de traces aux archives de l'archevêché, dossier 995.060.

c) Le programme

Le congrès se déroula du mardi soir 6 septembre au dimanche 11. Le mercredi fut réservé aux réceptions des gouvernements de Québec et d'Ottawa à l'hôtel Windsor. Les séances du congrès se déroulaient le matin et l'après-midi des jeudi et vendredi, séances générales et séances sacerdotales, françaises et anglaises. Il y eut en outre des séances pour les dames, en après-midi, une séance pour les jeunes gens et une autre pour les hommes, simultanées, le samedi après-midi.

Le programme comprend aussi des activités spéciales : une messe de minuit le mercredi soir, la réception civique du légat à l'hôtel de ville le jeudi soir, une grande messe en plein air le samedi matin au parc de la Montagne, deux séances générales les vendredi et samedi soir à l'église Notre-Dame, destinées au grand public, sans oublier le clou du congrès, la procession du Saint-Sacrement, le dimanche 11 septembre.

Les journaux rendent compte en détail de ces séances et indiquent les foules qui s'y rendent : autour de 15 000 personnes à Notre-Dame (la capacité de l'église aujourd'hui est estimée à 3 000 places), 10 000 personnes à la réception du légat à l'hôtel de ville, 30 000 enfants qui défilent devant le légat à la cathédrale le vendredi après-midi, 200 000 personnes à la messe en plein air le samedi matin, 500 000 fidèles au reposoir au terme de la procession du dimanche après-midi. Le maire Guerin a proclamé le samedi fête civique. Pour la procession du dimanche, 115 trains ont amené 400 000 personnes – ce qui donnerait une moyenne de 3 000 passagers par train ! – sans compter les 100 000 étrangers déjà dans la ville.

La procession va de l'église Notre-Dame à l'hôtel de ville et remonte ensuite par les rues Saint-Hubert, Cherrier, Rachel, à travers treize arcs de triomphe, jusqu'au Mont-Royal. Elle se forme à midi et demi, le légat quitte Notre-Dame à 16h30 et parvient au reposoir à 19h, alors que le soleil va se coucher : la procession a duré sept heures. Ce sont les hommes seulement qui marchent dans les rues ; plusieurs chœurs de dames et de demoiselles ont pris place sur les estrades. Il y a 1 200 enfants de chœur en soutanes rouges, les séminaristes en surplis, 2 000 prêtres, dont 1 000 en habits sacerdotaux¹⁴. L'ostensoir a été offert par les dames catholiques de langue anglaise, à l'initiative de la mairesse, madame Guerin¹⁵.

14. On a bien averti les prêtres étrangers de prendre part à la procession : « Il serait en effet très regrettable que des rangs de la procession on aperçût des prêtres aux fenêtres ou sur les estrades. » *Le Devoir*, 9 septembre 1910. Fait divers à signaler : pendant la procession, le maître de chapelle de l'église Saint-Jacques, Denis Poliquin, un employé civil de 54 ans, est mort subitement alors qu'il venait de faire entonner le « Pitié, mon Dieu ».

15. Il a coûté 1 200 \$ et a été exposé dans la vitrine du magasin O'Gilvy jusqu'au vendredi à 17h.

Finalement, on signale qu'aucune arrestation n'a été effectuée pendant le congrès, congrès filmé par Ernest Ouimet, qui a présenté le film à l'archevêque.

d) Le volet anglophone

L'historiographie canadienne-française a prêté peu d'attention au volet anglais du congrès. Si les journaux français de Montréal, *La Presse*, *La Patrie*, *Le Canada*, *Le Devoir*, ont présenté une couverture complète de l'événement, les quotidiens anglais, *The Montreal Daily Star*, *The Montreal Daily Herald*, *The Gazette*, *The Montreal Daily Witness*, de même que l'hebdomadaire des catholiques anglais, *The Montreal Tribune*, n'ont pas été en reste. En général, les protestants restèrent calmes durant ces grandes manifestations, mais il y eut tout de même des remous, sur la question des relations Église-État. Des lettres ouvertes sont envoyées au *Montreal Daily Witness*, protestant contre l'utilisation de fonds publics pour des fins confessionnelles. Ces dépenses publiques constituent «an outrage against our free Canadian citizenship».

Mais ce qui fit le plus de bruit, ce sont les déclarations d'un jésuite célèbre de Londres, le père Bernard Vaughan. Dans un sermon à l'église St. Patrick, le mardi 6 septembre, il déclare que «le protestantisme est une religion sans âme» et ajoute : «Catholics are growing in numbers, while Protestants are diminishing and must soon die anyway.» (*The Montreal Tribune*). Le samedi 10 septembre, le *Montreal Daily Herald*, qui semble l'autorité en la matière du côté protestant, publie un éditorial pour appeler au calme, devant ces attaques considérées comme une provocation : «Now is the time for tolerance.» Ce qui n'empêche pas plusieurs ministres protestants de répliquer en chaire le dimanche suivant, jour même de la procession¹⁶.

e) Les querelles

Ce n'est pas la seule querelle à laquelle le congrès donna lieu. Il y avait à Montréal des anticléricaux qui n'allaient pas rester inactifs pendant de telles célébrations. *Le Devoir* du 8 septembre signale que «la petite clique anticléricale et antichrétienne de cette ville» a fait distribuer pendant la nuit «des circulaires où l'on insulte au Sacrement de l'Eucharistie» et conseille de les jeter au feu sans les lire. *Le Soleil* du lendemain évoque les mêmes faits.

16. Le *Herald* nomme plusieurs églises où cela s'est fait et titre : «Protestant Clergy Reply to Attack» et «Answer to Father Vaughan Is Made in Many Pulpits at Sunday Service» (12 septembre 1910).

La place des militaires lors du congrès a aussi suscité controverse et malentendus¹⁷. Le 65^e Régiment était absent lors de l'arrivée du légat au port de Montréal. Était-ce une directive du ministre de la milice, F.W. Borden ? Le responsable politique pour la région de Montréal, Louis-Philippe Brodeur, ministre de la marine, met les choses au point : « J'ai vu le ministre de la milice et les militaires pourront sortir en corps dimanche et prendre part à la procession¹⁸. »

Autre querelle : quel habit doit-on porter lors de la réception civique à l'hôtel de ville, le jeudi soir, devant le légat ? L'échevin L.A. Laporte s'oppose à cet égard au maire Guerin, qui tient au protocole. Le *Montreal Daily Star* du vendredi 9 rapporte que plus de 12 000 personnes ont défilé devant le légat. Le désir de voir le cardinal était si grand que plusieurs personnes n'ont pas revêtu l'habit de circonstance. Mais le légat s'est intéressé surtout aux plus humbles : « Dress Regulations Shoved Aside at Civic Reception », titre le journal.

Enfin, la scène aurait été incomplète sans une chicane de drapeaux. Une rumeur voulait que M^{gr} Touchet ait protesté contre la présence du drapeau tricolore, emblème de la révolution. À l'hôtel de ville, on critique plutôt le fait que le tricolore ait été remplacé par le drapeau irlandais (le maire James J. Guerin était irlandais). La question est débattue « avec chaleur » lors de la réunion du conseil du 12 septembre¹⁹.

Sous des dehors d'harmonie et d'unanimité, on voit donc que le congrès eucharistique a suscité quelques débats et querelles.

3. Les travaux : la dévotion eucharistique

Le but d'un congrès eucharistique est de promouvoir la dévotion en question. À cet égard, les deux décrets de Pie X sur la communion fréquente

17. Voici en quels termes, quinze ans plus tard, l'album du congrès eucharistique de Chicago rapporte l'incident : « An objection was voiced to the government against the marching of the military Guard of Honor to the Sacred Host and, after no little conferring, it was agreed that the Guard should march, not as a Guard of Honor to the Host, but rather to the Papal Legate ! », *XXVIII International Eucharistic Congress, June 20-24 1926, Chicago Ill.*, p. 29. Le congrès de Chicago fut le premier tenu aux États-Unis.

18. *Le Devoir*, 9 septembre 1910. L'article était coiffé du titre suivant : « Nos militaires feront escorte à Jésus-Hostie ». Les AAM révèlent que le 85^e Régiment a offert une garde de 200 soldats et 20 officiers pour le jour de la grande procession, ce qui représente une dépense de 800 \$. Présentée par Tancred Pagnuelo, l'offre a été acceptée. AAM, 995.054. C'est le chancelier Émile Roy qui s'occupe de toutes ces questions.

19. *La Patrie*, 13 septembre 1910. Le tricolore est alors considéré comme le drapeau canadien-français. Sur la querelle des drapeaux à cette époque, voir la série de cinq articles de Luc Bouvier dans *L'Action nationale*, « Du tricolore canadien au fleurdelisé québécois », vol. 86, mars-décembre 1996.

en 1905 et sur la communion des enfants en 1910, alors que l'âge de la première communion est ramené à l'âge de discrétion, soit environ 7 ans, sont deux faits majeurs, qui vont marquer tout le XX^e siècle. L'archevêque Bruchési est particulièrement fier que le décret de 1910, rendu le 8 août, ait été mentionné officiellement pour la première fois au congrès de Montréal²⁰.

a) Une enquête « eucharistique »

Un des dossiers les plus intéressants découvert aux archives de l'archevêché est une « Enquête sur la piété et le culte eucharistiques dans le diocèse de Montréal »²¹. Un questionnaire de six grandes pages imprimées a été envoyé le 6 avril 1910 aux paroisses de la ville et on demandait aux curés d'y répondre avant le 15 mai. On essayait surtout d'y voir quels avaient été les effets du décret de Pie X du 20 décembre 1905 sur la communion fréquente. On dispose des réponses de 134 paroisses. L'analyse de ce dossier compléterait de manière intéressante les recherches de Louis Rousseau et Frank W. Remiggi sur la pratique religieuse dans la grande région de Montréal²².

Je n'ai pas dépouillé l'ensemble du dossier, mais j'ai jeté ici et là des coups de sonde, pour donner une idée de son contenu. La première partie concerne les obstacles à la communion fréquente. On recueille des renseignements sur le nombre de communions, leur fréquence, le nombre d'hosties consommées en un an. Voici une réponse typique sur la question des obstacles rencontrés, celle du curé de Saint-Henri : « L'apathie chez quelques-uns, la crainte d'être indignes chez quelques autres. »

La question 10 intéressera particulièrement les historiens du nombre : « Combien de paroissiens ne font pas leurs pâques ? » Les réponses, on s'en doute, sont bien variables, selon les tempéraments des curés. Voici celle du curé de la cathédrale, Georges Gauthier : « Impossible de préciser. Je n'en ai pas la moindre idée. » N.-A. Troie, curé (canadien) de Notre-Dame de 1895 à 1913, répond : « ??? *Deus scit.* » (Dieu le sait). D'autres réponses sont plus utiles. Le curé de la paroisse italienne, Notre-Dame du

20. C'est à l'inauguration de la première séance sacerdotale, alors que 2 000 prêtres étaient rassemblés dans l'église du Saint-Sacrement, qu'il le dit en répondant au cardinal-légat qui venait d'en parler : « Il me semble que c'est aujourd'hui que le monde entend pour la première fois cet officiel commentaire du décret de Pie X sur la communion des petits enfants. » *XXI^e Congrès...*, p. 600. *Le Devoir* du 8 septembre rapporte en ces termes l'accueil des prêtres au légat lors de cette séance : « C'est un vrai délire qui s'empare de cette troupe d'élite de l'armée du Christ. »

21. AAM, 995.052.

22. Louis Rousseau et Frank W. Remiggi, dir., *Atlas historique des pratiques religieuses : le Sud-Ouest du Québec au XIX^e siècle*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, 235 p. La période étudiée pour la pratique va de 1820 à 1881.

Mont-Carmel, avoue : « un tiers ». À Saint-Henri : « 150 à 200 » ; à Saint-Pierre : « 50 environ ». Au Saint-Enfant-Jésus : « difficile à constater, connaissons une vingtaine. » Une trentaine à Saint-Jérôme, une dizaine à Saint-Antoine de Longueuil. Ailleurs, le chiffre se limite à quelques unités : « 4 ou 5 » à Saint-Viateur, « 2 » à Notre-Dame des Neiges. La deuxième partie porte sur les points suivants : confrérie, messe, exposition, triduum, visite. Une question demande le nombre de personnes qui assistent à la messe les jours de semaine.

D'autres dossiers contiennent la correspondance relative au congrès. À côté de tous les officiels, nous avons retenu le témoignage contenu dans un petit livret : « Hommage de piété filiale respectueusement offert à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque pour le Congrès eucharistique de Montréal par les ouvrières de la Invictus Shoe Factory, 23 avril 1910 ». Il s'agit d'un livret de quatre pages, avec 92 noms bien alignés et le montant que chacune a donné : 83 femmes ont donné 1 \$²³. Ce don a beaucoup ému Sa Grandeur, qui se dit bien touché de cette souscription, « la plus précieuse » qu'il ait reçue : « C'est sur vos besoins et peut-être même sur votre misère que vous avez prélevé ces contributions », qui vous seront rendues au centuple, leur répond-il le 29 avril²⁴.

b) Les séances d'étude

La plus grande partie du gros livre de compte rendu du congrès contient le texte des différents rapports présentés lors des séances d'étude. Nous avons dénombré là un total de 114 rapports²⁵. Ceux des séances générales portent sur la dévotion eucharistique dans tel ou tel diocèse (Québec, Chicoutimi, Manitoba), dans les maisons d'enseignement, sur les œuvres

23. C'est la même personne qui a inscrit tous les noms. La plupart sont des jeunes filles ; il y en a quatre dont le nom est précédé de la mention Madame. La liste se termine par les noms de 9 hommes, qui ont tous donné également 1 \$, sauf un qui a donné 2 \$. AAM, 995.054 Correspondance générale, 1909-1911.

24. AAM, 995.059. Ce dossier de la correspondance de Bruchési est le plus important. Il contient les invitations à Bourne (en français) et plusieurs lettres à Vannutelli avant le congrès, de même que des remerciements après le congrès, entre autres à L.O. David, greffier de la ville, et au chef de police, à qui il envoie un chèque de 500 \$ destiné au fonds de secours des policiers.

25. Sont exclus de ce décompte les discours et allocutions. D'autres rapports ont été présentés au congrès, mais n'ont pas été publiés dans l'ouvrage. Nous avons pu le constater en dépouillant le catalogue IRIS de la BAnQ, à partir des mots « congrès eucharistique », qui nous a montré qu'au moins dix de ces rapports ou discours ont été publiés en brochure. Voici celui qui ne figure pas dans le compte rendu du congrès : E. Despois, *L'Œuvre de Montligeon et la dévotion des Canadiens à l'Eucharistie et aux âmes du Purgatoire : rapport présenté au Congrès eucharistique international de Montréal, 7-11 septembre 1910*, 14 p. Il n'est pas certain que la dévotion aux âmes du purgatoire plaisait beaucoup à M^{gr} Bruchési...

eucharistiques (confréries, adoration nocturne), sur des aspects particuliers (presse eucharistique, musique, chant, architecture). Dans les séances de groupes, on s'occupe de la dévotion par rapport à chacun de ces groupes : prêtres, dames, jeunes gens, hommes.

Il y aurait certes intérêt à analyser ces rapports. Nous avons jeté un coup d'œil pour notre part sur une séance dite « pédagogique », où l'on traita, par exemple, de « La communion dans les collèges classiques de la Province de Québec », à partir d'un questionnaire envoyé aux séminaires et collèges de langue française de la province, ou encore de « La confession, la communion et la liberté de conscience dans les pensionnats de frères ».

Il y a ici véritablement une somme sur la dévotion eucharistique au Québec en 1910. Tous les noms qui comptent ont présenté un rapport ou un discours : de l'abbé Amédée Gosselin, recteur de l'université Laval, à l'abbé Élie-J. Auclair, secrétaire de rédaction à la *Revue canadienne*, en passant par les abbés Joseph-Arthur Papineau, Lionel Groulx, H. Baril, ou les religieux Charles Lecoq, Léonidas Hudon, Raymond Rouleau ou Ange-Marie Hiral²⁶. Les séances publiques eurent naturellement une portée beaucoup plus grande.

4. Les séances publiques

Le compte rendu du congrès de Montréal s'ouvre par un premier chapitre intitulé « Démonstrations religieuses et civiles ». Il y a là le texte de dix discours et de cinq sermons prononcés aux moments les plus solennels du congrès, suivi d'une description de la procession finale²⁷. Vient ensuite un deuxième chapitre sur « Les séances générales du soir », reproduisant les discours des deux séances du vendredi et du samedi soir, qui constituent,

26. L'abbé Papineau, futur évêque de Joliette (1928-1968), était préfet des études au séminaire de Sainte-Thérèse, Lionel Groulx, professeur au collège de Valleyfield, M^{fr} Baril, vicaire général et aumônier des ursulines de Trois-Rivières, M. Lecoq, supérieur de Saint-Sulpice, le jésuite Léonidas Hudon, directeur du *Messager canadien du Sacré-Cœur*, le dominicain Raymond-Marie Rouleau, futur cardinal-archevêque de Québec, régent des études au couvent d'Ottawa, le franciscain Ange-Marie Hiral, futur vicaire apostolique du Canal de Suez (1929-1952), gardien du couvent de Montréal. Et la liste pourrait s'allonger indéfiniment : M^{fr} Énard, le père Pacifique, M^{fr} Lapointe, le père Letellier, le père Loiseau, l'abbé Perrier, le père Dagnaud...

27. La description de la procession couvre les pages 95 à 100. Elle fournit notamment l'ordre dans lequel s'est fait le défilé. Cette liste contient 121 mentions, dont une liste de 77 paroisses du diocèse de Montréal et de 15 communautés religieuses masculines. Dans ses grandes lignes, l'ordre du défilé était le suivant : les associations, les paroisses, les délégations canadiennes, américaines, européennes, les communautés religieuses, les enfants de chœur, les séminaristes, les prêtres, les évêques, le légat portant le Saint-Sacrement, l'archevêque de Montréal en *cappa magna*, les dignitaires ecclésiastiques, les autorités civiles, les corps professionnels.

avec la messe en plein air et la procession finale, le sommet du congrès. Deux points appellent une attention particulière : les témoignages de l'union de l'Église et de l'État, par la participation des premiers ministres du Canada et du Québec, et le discours d'Henri Bourassa en réponse à celui de M^{gr} Bourne, archevêque de Westminster.

a) L'union de l'Église et de l'État

Depuis plusieurs années, M^{gr} Bruchési s'était fait le héraut de relations plus cordiales entre l'épiscopat et les gouvernements libéraux qui avaient pris le pouvoir à Ottawa (1896) et à Québec (1897), très proches l'un de l'autre par ailleurs. Les deux premiers ministres, Wilfrid Laurier et Lomer Gouin, n'étaient pas connus pour être des catholiques très fervents. Certes, Laurier avait retrouvé la foi de son enfance ; quant à Gouin, Rumilly affirme qu'« à cette époque, le premier ministre de la province de Québec avait entièrement perdu la foi²⁸ ». C'est Gouin qui eut à parler le premier, le 7 septembre à l'hôtel Windsor. Dans ce discours, où il se dit croyant, il professe le plus grand attachement à la papauté et aux croyances catholiques, tout en proclamant l'autonomie de l'État dans les affaires temporelles²⁹. Le vendredi soir 9 septembre, c'est devant la foule réunie à l'église Notre-Dame que les deux premiers ministres allaient prendre la parole, avec cinq autres sommités religieuses, Heylen, Logue, Bailly, Ireland et Touchet.

Il n'avait pas été facile de convaincre Laurier de participer au congrès. Il revenait d'une tournée dans l'Ouest, son étoile pâlisait, mais justement, il s'imposait de ne pas laisser tout l'espace à Henri Bourassa, dont la campagne nationaliste battait son plein. Il accepta donc de prononcer un discours et de suivre la procession, ce qui, faut-il le dire, enchantait particulièrement M^{gr} Bruchési, pour qui c'était là un grand succès personnel³⁰. Laurier représenta le Canada comme un pays de grande liberté, « civile, politique et religieuse ». « Nous, d'origine française, nous avons conservé, simplement mais précieusement, la foi de nos ancêtres », affirme-t-il plus loin, en

28. R. Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, t. XV, p. 106. Selon sa méthode habituelle – l'histoire romancée –, Rumilly imagine alors (et présente comme des faits) ce qui a pu se produire dans la tête du premier ministre avant qu'il ne prononce son discours à l'hôtel Windsor.

29. « Nous reconnaissons l'état libre et indépendant dans les choses temporelles ; mais dans les choses spirituelles nous admettons que le Pape a le monde pour royaume [...] ». *XXI^e Congrès...*, p. 48. D'après Rumilly, ce discours enthousiasma M^{gr} Bruchési qui estima que « jamais sir Lomer Gouin n'[avait] été aussi éloquent dans tout le cours de sa vie publique. »

30. Agissant comme maître de cérémonie, Bruchési présentait tous les orateurs. Pour Laurier, il le fit en ces termes : « Un archevêque dirigeant un congrès à l'honneur et le plaisir de présenter à son peuple le premier ministre du gouvernement de son pays. » *XXI^e Congrès...*, p. 114.

soulignant par la suite l'importance du spirituel, allant même jusqu'à citer... Louis Veullot, sans oublier Bossuet : «L'homme s'agite, Dieu le mène³¹.»

Après un discours de M^{gr} Ireland, c'est au tour de Lomer Gouin de prendre la parole. D'entrée de jeu, il reconnaît que cette invitation à parler constitue «un précieux témoignage de la cordiale entente qui, dans notre province, existe entre l'Église Catholique et l'État». Dans cette Église, poursuit-il, «l'accord est complet et l'union parfaite; quand l'Église enseigne, nous croyons, quand elle commande, nous obéissons, lorsqu'elle est attaquée, nous la défendons.» Il ne s'arrête pas en si bonne voie : «L'État reconnaît sans arrière-pensée les droits de l'Église et il la laisse se mouvoir librement dans sa sphère.» Et de conclure : «Puissent l'Église et l'État vivre toujours, chez nous, dans l'harmonie la plus parfaite et dans le respect sympathique l'un de l'autre³²!»

Ces discours des deux premiers ministres et leur participation au premier rang de la procession du dimanche, à la suite du Saint-Sacrement, étaient sans doute ce qui importait le plus à M^{gr} Bruchési. Ce n'est cependant pas ce qui retint le plus l'attention : la mémoire commune a plutôt enregistré le grand discours d'Henri Bourassa, le lendemain soir.

b) La langue, gardienne de la foi

La scène est bien connue, et nous ne nous y attarderons pas beaucoup, étant donné l'excellent article de Claire Latraverse qui a examiné à fond les deux discours de Bourne et de Bourassa dans son article du *Bulletin d'histoire politique*³³. Rappelons l'essentiel des déclarations. Bourne, qui, avant le congrès, a visité tout le Canada, et l'Ouest en particulier, explique que si l'Église catholique veut gagner les immigrants, «cela ne s'accomplira qu'en faisant connaître à une grande partie du peuple canadien, dans les générations qui vont suivre, les mystères de notre foi par l'intermédiaire de notre langue anglaise³⁴.» La réponse de Bourassa est bien connue : «La meilleure sauvegarde de la conservation de la foi chez trois millions de catholiques d'Amérique, qui furent les premiers apôtres de la chrétienté en Amérique, la meilleure garantie de cette foi, c'est la conservation de l'idiome dans lequel, pendant trois cents ans, ils ont adoré le Christ³⁵.»

31. Discours de Laurier, *ibid.*, p. 114-118.

32. Discours de Gouin, *ibid.*, p. 122-124. Rumilly commente : «Laurier avait prononcé un discours déiste. Gouin [...] prononça un discours de théologien.» *Histoire de la province de Québec*, t. XV, p. 109.

33. L'auteure s'est assurée en particulier de la fidélité des traductions du discours de M^{gr} Bourne, dont elle a pris le texte dans la 2^e éd. de *l'Hommage à Henri Bourassa* publié par *Le Devoir* en 1952, avec citations à l'appui.

34. C. Latraverse, «Rituel religieux...», p. 140.

35. *XXI^e Congrès*, p. 165.

Claire Latraverse a relevé la réaction de Groulx observant la foule : «Des milliers de visages tendus vers un même point, avec du feu dans le regard, des gestes identiques, des poings qui s'allongent ensemble, pour une adhésion, une protestation péremptoire³⁶.» Le rédacteur en chef du *Devoir*, Omer Héroux, ne dit pas autre chose dans son éditorial du lundi, intitulé «Après le Congrès» : «C'était bien plus qu'un orateur, plus ou moins sympathique qu'on acclamait, c'était la voix même de la race passant sur les lèvres d'un de ses fils, auquel quinze mille hommes faisaient écho, disant par leurs bravos et leurs applaudissements : Ce que vous pensez, nous le pensons, ce que vous sentez, nous le sentons³⁷!»

Dans le climat de vive opposition chez les catholiques canadiens entre Canadiens français et Irlandais, ce discours de Notre-Dame fait figure de sommet nationaliste pour les Canadiens français, encore aujourd'hui. On est alors porté à accentuer l'opposition entre les deux orateurs. Pourtant, dans le but d'amoindrir les fâcheux effets de son discours, Bourne souhaite rencontrer Bourassa, entrevue qui eut lieu le 13 septembre³⁸.

De leur côté, les journaux libéraux s'étaient empressés de limiter la portée du discours de Bourne. Ainsi, rendant compte du congrès le 16 septembre, l'hebdomadaire libéral de Saint-Jérôme, *L'Avenir du Nord*, présente ainsi les choses. Bourassa a servi une vigoureuse réplique

au discours de M^{gr} Bourne, dans lequel on a cru comprendre que l'archevêque de Westminster souhaitait que la langue anglaise devînt la langue de la religion catholique au Canada.

Depuis M^{gr} Bourne s'est expliqué à un journaliste de Montréal. Il a déclaré que ses paroles ont été mal interprétées.

Sa Grandeur affirme qu'elle n'a jamais songé à recommander que l'anglais soit de préférence employé dans l'Église catholique au Canada. Elle a tout simplement dit que si on voulait amener dans le giron de l'Église les nombreux groupes qui viennent chaque année grossir la

36. Lionel Groulx, *Mes mémoires*, t. II, p. 199. Il faut lire toute cette page, vraie pièce d'anthologie.

37. *Le Devoir*, 12 septembre 1910. C'est aussi la conclusion de Rumilly : «Comme son grand-père [Louis-Joseph Papineau] à certaine heure de l'histoire, Henri Bourassa, le 10 septembre 1910, incarna l'âme de son peuple.» *Histoire de la province de Québec*, t. XV, p. 117.

38. *L'Homage* rend compte de cette entrevue, p. 157-159, et reproduit ensuite l'Avertissement de Bourassa du 26 septembre 1910 ouvrant la brochure *Religion, langue, nationalité*, qui publie les deux discours.

population de l'Ouest, ce travail devrait être fait par des prêtres de langue anglaise³⁹.

Comme l'analyse Latraverse, cet événement inattendu est venu bouleverser le rituel du congrès eucharistique, où tout était bien prévu et organisé d'avance. Le geste de Bourassa, dérogeant du programme, pouvait être vu « comme une action subversive ». Et pourtant, ici, « le politique doit céder le pas au religieux, la foi étant l'objet premier de ce rassemblement⁴⁰ ». Dès le lundi, l'éditorial de *La Patrie*, un quotidien plus populaire, tirait « la leçon du congrès » et concluait : « Qu'on le veuille ou non, le français sera à l'avenir, en ce pays, comme il l'a été jusqu'ici, la sauvegarde par excellence du catholicisme. Nous sommes restés catholiques parce que nous sommes restés français⁴¹. »

Ce discours de Notre-Dame d'Henri Bourassa a souvent été présenté comme le discours de « la langue, gardienne de la foi ». Ce n'est cependant pas une nouveauté. Au Congrès eucharistique même, l'arc des Franco-Américains portait cette inscription⁴². Et au milieu du congrès, le vendredi 9 septembre, donc bien avant le discours d'Henri Bourassa, Omer Héroux avait publié un éditorial dans *Le Devoir* intitulé : « La fête de la race », dans lequel il affirmait sans détour : « [...] la langue française reste pour les nôtres le grand véhicule de la pensée catholique⁴³ ». L'expression était donc dans l'air, mais le discours de Notre-Dame lui a donné une portée sans précédent⁴⁴.

39. *L'Avenir du Nord*, 16 septembre 1910. Dans la même ligne, un autre organe libéral, *Le Courrier de l'Ouest*, d'Edmonton, rapporte un discours de Bourne, en français, exprimant « l'espoir de voir les deux langues continuer d'être mises, au Canada sur le même pied d'égalité. Coupures se trouvant dans le Registre RCD 50, AAM (il est dommage que nous n'ayons pas la date de l'article du *Courrier de l'Ouest*). Évidemment, Bourassa répliqua vigoureusement à ces arguments dans son Avertissement.

40. C. Latraverse, « Rituel religieux... », p. 128.

41. *La Patrie*, 12 septembre 1910. Ce journal ne cite cependant pas Bourassa.

42. Voir *XXI^e Congrès...*, illustration jouxtant la p. 456. Encadrée des deux drapeaux américains et Carillon-Sacré-Cœur, l'inscription principale indique : « À Jésus-Hostie, les Franco-Américains ». Sur les deux colonnes, se lisent les inscriptions suivantes : à gauche : « La langue gardienne de la foi ; nos écoles et nos sociétés », à droite : « Affirmons nos droits ; nous nous souvenons ».

43. *Le Devoir*, 9 septembre 1910. La phrase citée commençait ainsi : « Que ce soit dans les Provinces Maritimes ou dans l'Ouest, dans la Nouvelle-Angleterre ou dans l'Ontario, la langue française... ». L'éditorial voulait montrer la place du français dans l'évangélisation du continent américain. Parlant des Canadiens français et de leur catholicisme, il affirmait : « Les défections sont si rares que les deux termes de catholique et de français sont presque toujours interchangeables. »

44. Dans une analyse intéressante, Robert Rumilly montre bien que « les évêques de la province, en majorité, trouvaient sage la politique des deux gouvernements, Laurier et Gouin. » Ils n'approuvaient pas les revendications nationalistes véhémentes (faisant référence ici à celles de M^{gr} Adélard Langevin, l'archevêque de Saint-Boniface), ni « les leçons assénées par le député de Saint-Hyacinthe [Bourassa] – un laïc, à l'archevêque

5. Les suites : une multitude de congrès eucharistiques

a) Les suites immédiates

Une manifestation aussi importante allait évidemment avoir des suites. Dès le mardi 13 septembre, *Le Soleil* fait écho à des rumeurs voulant que trois archevêques, Bourne, Bruchési et un Américain, soient nommés cardinaux. Rumilly en fait également mention, commentant : « M^{gr} Bruchési souhaitait le chapeau, mais avec quelque hésitation, car il était trop délicat pour supplanter M^{gr} Bégin, son aîné, son ami – et l’un des artisans de son élévation à l’épiscopat⁴⁵. » Finalement, M^{gr} Bourne sera nommé cardinal en 1911 et, pour le Canada, c’est M^{gr} Bégin qui deviendra cardinal en 1914⁴⁶.

Une des questions les plus en vue du point de vue politico-religieux était celle de la nomination à l’archevêché d’Ottawa. On apprit, après le congrès, l’élection de M^{gr} Charles-Hugues Gauthier, cet Irlandais au nom français : les Canadiens français furent bien déçus⁴⁷.

Une occasion se présenta pourtant à M^{gr} Bruchési de montrer sa fidélité au pape par une autre grande manifestation publique. Ernesto Nathan était devenu maire de Rome en 1907 à la tête d’un Bloc laïque démocratique. Pour ajouter à son « palmarès », aux yeux des catholiques, il était d’origine juive⁴⁸ et avait été grand-maître du Grand-Orient d’Italie (1896-1904). Le 20 septembre 1910 marquait le 40^e anniversaire de la prise de Rome par les Italiens, mettant ainsi un terme au pouvoir temporel du pape. Nathan souligna cet anniversaire par un discours s’en prenant au pape et à l’Église catholique. Bruchési ne fut pas long à réagir et organisa une manifestation

de Westminster ou à l’évêque de London [Fallon] – leurs collègues ! ». Par contre, « le simple clergé : professeurs de collège, curés et vicaires, admirait Bourassa sans réserve, et donnait à pleines voiles dans le nationalisme. » *Histoire de la province de Québec*, t. XV, p. 175-176. La suite du texte présente des nuances intéressantes.

45. *Ibid.*, p. 127. La suite du texte montre bien les enjeux entourant cette promotion éventuelle. Il se poursuit par la nomination de M^{gr} Hugues Gauthier à l’archevêché d’Ottawa, p. 129-130.

46. Dix-huit cardinaux furent nommés au consistoire du 27 novembre 1911, portant leur nombre total à 64 (de 1586 à 1973, leur nombre maximum était fixé à 70). Parmi eux se trouvaient John Farley, archevêque de New York, William O’Connell, archevêque de Boston, M^{gr} Bourne, M^{gr} Amette, archevêque de Paris, ainsi que le premier délégué apostolique au Canada (1899-1902), puis aux États-Unis (1902-1911), Diomedede Falconio. Le consistoire auquel M^{gr} Bégin fut élevé au cardinalat est le dernier de Pie X, le 25 mai 1914 ; treize cardinaux furent alors nommés.

47. Voir Robert Choquette, *Langue et religion : histoire des conflits anglo-français en Ontario*, Ottawa, Éd. de l’Université d’Ottawa, 1977, p. 116-122.

48. Nathan est un nom d’origine juive ; c’est d’ailleurs le nom d’un prophète de la Bible. Pour bien faire ressortir ce fait, les journaux parlent toujours du maire Nathan, sans jamais mentionner son prénom Ernesto, qui aurait pu donner idée qu’il était italien...

publique pour le dimanche 16 octobre. Elle devait avoir lieu au Monument national, mais la foule était si nombreuse – 20 000 personnes, estima *La Presse* – qu’elle se transporta au Champ de Mars. L’archevêque de Montréal y lut les déclarations de Nathan et fit voter par l’assemblée des résolutions de fidélité et d’attachement au pape. *La Semaine religieuse de Montréal* en fit grand cas et publia les discours de Bruchési, de Décarie, le secrétaire provincial, du maire Guerin, du D^r Lachapelle, zouave, et enfin, comment pouvait-on y échapper, d’Henri Bourassa. L’assemblée vota des résolutions que Bruchési envoya au secrétaire d’état, le cardinal Merry del Val, qui remercia par télégramme. La foule cria : « Vive le Pape ! – À bas le juif Nathan !⁴⁹ » Cette manifestation de masse, à la défense du pape, était une reprise, en petit format, des grandes manifestations du congrès eucharistique.

b) Les congrès eucharistiques régionaux

Lors de la dernière séance sacerdotale du congrès eucharistique, le chanoine Lamérand, de Cambrai, avait présenté un important rapport sur les congrès eucharistiques régionaux, suivi du vœu suivant : « Que des Congrès Eucharistiques diocésains ou régionaux soient organisés de temps à autre, selon la volonté des évêques »⁵⁰. Le moins qu’on puisse dire est que ce vœu a été respecté. Un père du Saint-Sacrement, Maurice Brouard, a publié, par diocèses, la liste de 155 congrès eucharistiques tenus au Canada entre 1910 et 1965, dont plus des trois quarts au Québec⁵¹. Ils sont naturellement d’ampleur différente : plusieurs sont paroissiaux (notamment à Montréal), d’autres sont régionaux ou diocésains (dans la plupart des diocèses, et notamment Québec) ; il y en eut même un provincial à Québec en 1923 et un national, toujours à Québec, en 1938. Habituellement, ces congrès duraient cinq jours et donnaient lieu à de grandes manifestations. Plusieurs témoins en ont gardé le souvenir.

Certains ont donné lieu à d’importantes publications, tel celui de Québec (812 pages) ou celui de Trois-Rivières, en 1941, qui a produit un mémorial

49. « La protestation des catholiques de Montréal », *La Presse*, 18 octobre 1910. « La démonstration contre Nathan », *Semaine religieuse de Montréal*, 24 octobre 1910, p. 286-311. Le texte se termine par les adhésions épiscopales (diocèses suffragants de Montréal) et celles de quatorze sociétés catholiques.

50. *XXI^e Congrès...*, p. 756. Le secrétaire du comité des travaux, le père Galtier, des pères du Saint-Sacrement, les présentait ensuite en ces termes : « Une institution permanente est le seul moyen pratique de maintenir et de développer les fruits du Congrès international, qui risquent fort sans cela, de s’en aller en fumée, au bout d’un certain temps. » *Ibid.*, p. 757.

51. Maurice Brouard, *La dynamique des congrès eucharistiques internationaux depuis Lille 1881 jusqu’à Lourdes 1981*, Chicoutimi, Éd. Science Moderne, 1981, p. 181-184. Il recense 122 congrès au Québec et 33 dans le reste du Canada.

de 494 pages⁵². D'autres méritent d'être soulignés, comme le Congrès national des prêtres-adorateurs du Canada, qui s'est tenu à Montréal en 1915. On peut donc dire que la tradition des congrès eucharistiques s'est véritablement enracinée au Québec pendant le demi-siècle qui a suivi le congrès international de 1910. Il y a assurément matière à analyse de cette dévotion.

c) Le congrès eucharistique national de Québec en 1938

Si je fais une mention spéciale du congrès eucharistique national de Québec, en 1938, c'est qu'il fut l'heure de gloire du cardinal Rodrigue Villeneuve, qui avait été désigné légat papal. La rencontre fut précédée d'une série de congrès eucharistiques régionaux, dans les différentes provinces canadiennes : on fait notamment état de ceux du Manitoba et de la Colombie « canadienne » : le légat se promenait partout⁵³. Il excite tellement son entourage que l'annaliste du congrès intitule son arrivée par le titre : « Le Pape est chez nous. » Rassurons-nous : il s'agit du cardinal Villeneuve.

C'est à l'occasion de ce congrès, au milieu de fastes indescriptibles, que le premier ministre Maurice Duplessis prononce une allocution dans laquelle il annonce qu'il va remettre au cardinal une bague qu'il lui passe au doigt. Ce dernier interprète aussitôt l'anneau comme marquant « l'union de l'autorité religieuse et de l'autorité civile⁵⁴ ».

* * *

On peut se demander pourquoi le congrès eucharistique international de Montréal, en 1910, ne suscite plus guère d'intérêt aujourd'hui, ni à Montréal,

52. En consultant les catalogues des Bibliothèques nationales du Québec et du Canada, nous avons repéré pas moins de trente publications issues de ces congrès, entre 1913 et 1962. Ils sont tous du Québec, sauf celui de Hawkesbury, à deux pas du Québec, sur l'Outaouais, pour lequel les Pères du Saint-Sacrement ont publié en 1944 un ouvrage de 448 pages intitulé *Splendeurs eucharistiques de Hawkesbury : congrès de 1942*. Au 19 juillet 2010, le catalogue IRIS de BAnQ donnait 358 notices à congrès eucharistiques (toutes catégories), tandis qu'au 4 août 2010, le catalogue AMICUS de BAnC livrait 87 notices (catégorie titre seulement).

53. Francis Goyer, s.s.s., *Premier Congrès eucharistique national du Canada : aperçu historique*, Sainte-Foy, Secrétariat des œuvres eucharistiques, 1940, p. 45-51. Le propagandiste parle des « centaines de mille fidèles » à Montréal et n'en finit plus de décrire tous les congrès qui se tinrent dans le diocèse de Québec, à Saint-Raymond de Portneuf et Lévis notamment.

54. *Congrès eucharistique national de Québec, 22-26 juin 1938, compte rendu officiel*, Québec, L'Action catholique, 1939, p. 69. Duplessis avait terminé son allocution par ces mots : « Au nom du gouvernement et du peuple de la province de Québec, je proclame notre croyance et je le fais avec tout mon cœur, toute mon âme : Credo ! Je crois ! Je crois en Dieu et en la religion catholique ! » *Ibid.*, p. 68.

ni chez les historiens du religieux⁵⁵. Comment expliquer ce peu d'intérêt ? La première cause me paraît évidente : les responsables de l'Église catholique ne veulent pas commémorer les fastes passés de l'Église, plutôt objet de critiques. On veut bien montrer la présence catholique aujourd'hui et affirmer sa foi en public, par exemple en organisant des processions du Saint-Sacrement dans les rues de la ville, mais on ne veut pas ramener le projecteur sur des manifestations de masse qui témoignaient d'une unanimité dans la croyance.

Chez les historiens, l'intérêt pour l'étude de la mémoire et de la commémoration est omniprésent, mais se transpose moins dans le domaine religieux, en tout cas chez les francophones. Par contre, ce qui tient le haut du pavé dans l'actualité, du point de vue religieux, ce sont les débats incessants sur la laïcité. Le Québec est un État laïque, proclame-t-on – bien à tort d'ailleurs – et on ne veut surtout pas rappeler cette histoire qui a si fortement marqué l'union de l'Église et de l'État, proclamée au plus haut niveau : le Québec était un modèle pratiquement inégalé. On rejette cet héritage et ceux qui recherchent maintenant la séparation de l'Église et de l'État, qu'ils proclament comme un idéal, prennent le contre-pied exact de leurs prédécesseurs d'il y a cent ans. Il faut pourtant trouver le moyen d'assumer l'héritage.

Mais il n'y a pas en histoire que les élites et les gouvernements. Les historiens du religieux, en particulier, doivent s'attacher à analyser les dévotions principales, les grands courants spirituels qui ont innervé le Québec au fil des siècles. La dévotion eucharistique a certainement connu un sommet au XX^e siècle, qui n'a guère été étudié. Quelle est la signification de l'eucharistie et de la présence réelle ? Qu'en est-il de la pratique des saluts du Saint-Sacrement, des processions de la Fête-Dieu, des célébrations qu'on appelle précisément célébrations eucharistiques⁵⁶ ? La célébration du 50^e anniversaire de l'Institut de pastorale amène à poser de telles questions.

Le congrès de la SCHEC de 2010 a retenu comme thème la transmission du religieux et le pluralisme à Montréal. Le regard que nous venons de jeter sur le Montréal d'il y a cent ans, celui du congrès eucharistique de 1910, nous permet de mesurer la distance qui nous sépare de cette époque. Il nous amène aussi à réfléchir sur la transmission du religieux et sur le rôle de l'histoire dans la construction de la mémoire. L'histoire et les historiens conservent la mémoire, certes. Mais ils veulent aussi aller de l'avant, tout en étant conscients du passé collectif et en assumant son héritage.

55. Dans le diocèse de Montréal, on a simplement signalé le 100^e anniversaire de ce congrès par l'organisation d'une semaine eucharistique diocésaine, du 30 mai au 6 juin 2010, autour de la Fête-Dieu. Le programme de la semaine ne fait état d'aucune commémoration particulière du congrès de 1910.

56. Une étude de l'occurrence du prénom Euchariste à travers les décennies pourrait être intéressante.